



Pour Monsieur GARCIN

Je ne sais en quel terme je dois remercier Marie de Médicis, ou mieux les organisateurs de cette série de conférence, pour m'avoir donné l'opportunité de parler ce soir de celui que je n'appellerais jamais que « Monsieur Garcin » tant je lui dois pour ma formation neurologique, ou tout simplement personnelle. La difficulté, pour moi comme pour quelques uns des orateurs qui m'ont précédé dans cet exercice, est que la proximité entre nous fut telle que le risque est de ne vous parler de Monsieur Garcin qu'à travers cette relation, j'ose dire presque filiale. Au moins suis-je conscient de ce risque.

Je suis en effet arrivé chez Monsieur Garcin en seconde année d'Internat, un Internat que j'avais décidé de consacrer entièrement à la Neurologie. Deux lettres de recommandation de Jean Hamburger et de Gabriel Richet m'avaient ouvert les portes de ce Service. En ce jour de mai 1957, en franchissant le seuil de la Division Mazarin, j'avais le sentiment de commencer une nouvelle vie. Monsieur Garcin accueillait ses nouveaux internes dans son bureau en blouse blanche impeccable, le regard très sérieux ; les tableaux et les photos de tous les grands neurologues du monde qui tapissaient les murs de son bureau ne faisaient qu'accroître la solennité du moment. La répartition de notre petit groupe – nous étions 5 – dans les différentes salles se faisait en présence de ses assistants, Kipfer, Godlewski (God) et Jean Lapresle. Ayant sans doute suggéré que j'étais intéressé par un travail de recherche,

je me retrouvais aussitôt affecté au laboratoire de Neuropathologie et à la Division Lassay : la division de ceux qu'on appelait les « chroniques », avec Jean Lapresle.

La semaine de travail était minutieusement réglée et rythmée par deux temps forts, les consultations du mercredi matin pour les nouveaux malades, et celle du vendredi matin pour les anciens malades. Pour ces deux matinées, tout le monde devait être « sur le pont » bien avant 9 heures. La salle de consultation, avec son estrade, ses rangées de chaises, était précédée de cinq boxes où officiaient chaque fois un interne et un ou deux externes. L'Assistant de consultation, à cette époque, Jean Lapresle, passait de box en box pour conclure l'examen, dicter l'ordonnance, et décider de ceux des patients qui devaient être montrés au patron : soit pour la difficulté ou l'urgence d'un diagnostic, soit pour leur présence exceptionnelle, je pense en particulier aux petites Sœurs, aux Religieuses qui étaient régulièrement adressées à Monsieur Garcin – ou pour leur intérêt sémiologique. Ces matinées étaient en effet des matinées d'enseignement clinique, dont tous, en particulier les nombreux assistants étrangers qui fréquentaient le Service, étaient très friands : ces assistants emplissaient les deux ou trois premiers rangs de chaises au pied de l'estrade.

Monsieur Garcin entrait à 10 heures précises par une porte qui jouxtait son bureau. Il était accompagné de la surveillante générale et souvent par un honorable visiteur auquel il faisait l'honneur de sa consultation. J'ai pu ainsi voir Raymond Adams, Sir Charles Symonds, Barré – accompagné de Madame Irène Hausmanova etc... et ceux que Monsieur Garcin considérait comme ses maîtres, en particulier André-Thomas. Assistaient aussi souvent à la consultation ceux qu'il appelait « ses anciens », et je me souviens surtout de Philippe Raverdy et de Georges Manigand.

Monsieur Garcin saluait rapidement quelques uns des résidents étrangers, s'assurait que tout était bien en place, et d'un petit signe de la main faisait entrer le premier malade. Celui-ci entrait par la porte du fond, vêtu uniquement d'une blouse blanche nouée dans le dos par trois petits cordons, les jambes dénudées dans des savates. Monsieur Garcin allait souvent au devant de lui, disait un mot à la famille ou aux accompagnants. Le patient, une fois assis, commençait ce que Monsieur Garcin considérait comme le temps essentiel de l'examen, c'est-à-dire l'interrogatoire. Ce qui faisait la valeur didactique de ces matinées, c'est que Monsieur Garcin « pensait

à voix haute », qu'il précisait le sens de ses question, soulignait telle ou telle réponse, et cherchait toujours « le premier signe ». Il refaisait, si nécessaire, marcher le malade jusqu'au fond de la salle, puis lui demandait d'obéir aux ordres simples qui lui permettaient de mettre en évidence une faiblesse, un déséquilibre, une incoordination. Une fois le malade assis sur l'estrade, venait l'examen attentif des réflexes tendineux – avec agenouillement sur un prie-Dieu pour la mise en évidence des réflexes achilléens – celui de la sensibilité avec l'épingle de nourrice, le bout de coton et les tubes chaud et froid, et enfin l'étude des pupilles, de la motilité oculaire, de la langue, du visage, du pharynx etc... Monsieur Garcin échangeait alors quelques mots à voix basse avec le patient, et celui-ci était raccompagné avec attention jusqu'à la porte du fond où il était repris en charge par l'interne ou par l'assistant. La porte bien refermée, Monsieur Garcin faisait alors quelques commentaires sur telle ou telle donnée de l'histoire ou de l'examen, et sur les hypothèses diagnostiques qui lui venaient à l'esprit ; il émaillait ses propos d'anecdotes toujours très vivantes. Ces merveilleuses leçons cliniques nous ont tous profondément marqués. Je ne peux pas ne pas évoquer ici le cérémonial très particulier qui entourait l'examen des religieuses ou d'une Mère supérieure. On les cachait derrière un drap tenu par deux externes et elles s'entendaient toujours dire par Monsieur Garcin « n'ayez pas peur, ma mère, ce sont tous des médecins ».

La consultation ne se terminait jamais avant 13 heures (il y avait souvent 30 à 40 malades à voir dans la matinée). Monsieur Garcin rentrait alors dans son bureau, avec l'un ou l'autre de ses assistants ou de ses internes, et allumait alors une cigarette. On évoquait à nouveau quelques anecdotes, sur un ton plus privé...

Les visites en salle – le lundi pour la salle de femmes du rez-de chaussée, le mardi dans la salle d'hommes du premier étage, le samedi dans la seconde salle de femmes -, s'effectuaient avec la même rigueur, la même courtoisie, et le même regard inquisiteur à la recherche du détail qui ne figurait ni dans l'observation de l'interne ni dans le résumé que lui en avait fait l'assistant. Monsieur Garcin, rappelons le, était à cette époque «mi-temps», un mi-temps qui ne s'arrêtait guère avant 14 heures – et un mi-temps qui ignorait, bien sûr, les jours de fête.

En outre, il n'était pas rare de voir Monsieur Garcin revenir seul au début de l'après midi, réexaminer un patient ou vérifier tel ou tel détail sémiologique qu'il

souhaitait préciser. Il faut enfin souligner ici qu'il demandait souvent, dans ses consultations ou dans ses visites l'aide précieuse de Monsieur Man, « où est Man ? », « Allez me chercher Man », dès qu'une pupille ou une anomalie oculomotrice l'intriguait.

Monsieur Garcin faisait ainsi vivre son enseignement de neurologie clinique. Dans sa Leçon Inaugurale de novembre 1960, il en a fait l'apologie sur un ton presque vibrant : « Ne succombez pas au vertige des concepts, au fétichisme des électrodes, et ne plions pas devant cette technocratie envahissante qui a engendré une frénésie d'examens complémentaires qui risque d'entraîner la neurologie sur des voies probablement moins assurées que celles où ses démarches cliniques l'ont pas à pas conduite... ». Et il revenait dans cette leçon sur les temps essentiels de l'examen clinique : « l'interrogatoire, instrument principal de l'art médical, pièce maitresse de l'armature du diagnostic ». « Ecoutez vos malades » répétait-il volontiers « ce sont vos seuls maitres ». Quant à l'inspection du malade déshabillé ..., « il y a toute une éducation de l'œil indispensable aux neurologistes ».

Il émaillait son discours d'anecdotes. L'une des plus célèbres, pour illustrer combien un détail apparemment insignifiant pouvait mettre sur la voie d'un diagnostic, était l'histoire du collier de sequins inégalement dédoré que portait une dame qu'on lui adressait pour sclérose en plaques. En fait, cette dame tenait un tir forain et les vapeurs mercurielles dégagées par la déflagration des capsules de fulminate de mercure avait dédoré son collier et provoqué chez elle un syndrome cérébelleux. Il poursuivit d'ailleurs l'enquête en allant avec deux de ses collaborateurs visiter les stands de tir de la foire du Trône.... Autre refrain : l'examen clinique doit être complet : « il faut du temps, beaucoup de temps pour examiner complètement un malade », « j'ai coutume de dire que si je ne sais pas comment il faut faire pour faire bien en médecine, je sais que pour mal faire il n'y a qu'à faire vite... ».

Tout ceci ne signifie en rien qu'il se tenait à l'écart des progrès de la recherche. Il aimait s'entourer, pour la discussion des cas difficiles ou encore mystérieux, de l'avis de ceux qu'il appelait « les savants » qu'il faisait volontiers venir à sa consultation. On voyait ainsi venir à Mazarin Jean Scherrer, Monsieur Gajdos, Kourilsky pour éclairer la discussion. « Combien de fois ai-je rêvé, disait il, d'un Institut de

Recherche où seraient associés à part entière cliniciens, neuropsychiatres, neuropathologistes, neurophysiologistes, neurochimistes, pharmacologistes qui pourraient, sous le même toit, par leur fréquentation constante, œuvrer en commun pour le soulagement de l'homme malade ». Vous avez autour de vous, dans cet amphithéâtre de l'Institut de Myologie la réalisation, peut être un peu tardive, de ce rêve.

Mais il revenait sans cesse à la nécessaire primauté de l'observation clinique et mettait toujours en garde contre la superstitieuse admiration des progrès techniques. A la fin de sa leçon inaugurale, il citait Trousseau, qui un siècle plus tôt, déplorait déjà que « l'intelligence devienne plus paresseuse à mesure que les notions scientifiques se multipliaient, se contentant de recevoir et de jouir, étant devenue peu soucieuse d'élaborer et d'enfanter ». Que penserait Trousseau aujourd'hui ?

Comment Monsieur Garcin en était-il arrivé là ? Il l'a écrit lui-même « Je suis né dans une île lointaine où règne le perpétuel été des tropiques [à Basse Pointe à la Martinique] ». Il était le deuxième d'une famille sans fortune mais riche de 8 enfants ; son père était le neuvième d'une fratrie de 12 et sa maman, la neuvième de quatorze enfants. Ecolier brillant, il avait obtenu à 10 ans une bourse pour poursuivre ses études secondaires au lycée de Fort de France. Très doué, très studieux, une fois son bachot obtenu et, après avoir hésité entre Polytechnique et la médecine, il obtint une bourse du Conseil Général pour continuer ses études en Métropole. Du fait de la guerre, il n'y arriva qu'en 1915 et se fit très vite des amis au PCN qui l'accompagnèrent toute sa vie (Bariéty, Dollfus, Poumailloux, Pierre Camus), puis il fut mobilisé.

La guerre terminée, il fut nommé externe du premier coup (il fut l'externe de Monsieur Guillain). Nommé provisoire à son premier concours d'internat – année qu'il fit en obstétrique et en chirurgie – il fut reçu à son second concours et débuta un internat en médecine, on dirait aujourd'hui en médecine interne, incluant de la pédiatrie chez Apert et chez Lesage ; il fut en troisième année interne de Monsieur Guillain, où il fit la connaissance d'Alajouanine et d'Ivan Bertrand - Monsieur Guillain qui devait lui ouvrir non seulement son service mais sa famille. Il termina son internat chez Loeper et par deux stages de médaille d'or, l'un dans le prestigieux service de

Lemierre et l'autre dans celui de Fernand Widal. Il fut nommé très jeune interne des Hôpitaux, il avait 30 ans. Il sera d'abord affecté à la Cité Universitaire, puis à Saint Antoine et à l'Hôtel Dieu où il passa 4 ans, avant d'arriver en 1948 à la Salpêtrière à la Division Mazarin. Un service qui devait rapidement prendre de l'importance, faire face à un recrutement croissant de malades. Ce service comprenait une division de malades chroniques, la Division Lassay ; il avait dans son orbite une vieille division également pleine de « reposantes », la Division Risler. En 1954, Monsieur Garcin se voyait confié la Chaire de Pathologie et Thérapeutique Générales. En 1960, son Service de la Division Mazarin devenait la seconde Chaire de Clinique Neurologique à la Salpêtrière.

La création de cette Chaire n'a sans doute pas été aussi aisée que Monsieur Garcin l'a dit dans la leçon inaugurale qu'il a prononcée le 7 novembre 1960. La Salpêtrière était en effet, à ce moment, divisée en deux zones très distinctes.

Au fond de l'Hôpital, autour du grand bâtiment noir de l'Infirmierie Générale, était la Clinique des Maladies du système Nerveux, la Chaire de Charcot, dont le titulaire était Alajouanine. Celui-ci était entouré de ses trois Agrégés, Paul Castaigne, François Lhermitte et Georges Boudin et par une pléiades d'assistants et de chefs de clinique. Au plan clinique et scientifique, l'orientation majeure était tournée vers les atteintes corticales et les fonctions supérieures, langage, conscience, perception etc...

Sur le devant de l'Hôpital, de part et d'autre de la Chapelle, le service de Monsieur Garcin comprenait les Divisions Mazarin, Lassay et Jacquart. L'intérêt clinique et scientifique se portait surtout vers les affections du tronc cérébral, du cervelet, de la moelle, des nerfs périphériques, avec une orientation marquée vers les dérèglements viscéraux, inflammatoires et métaboliques.

Cette division territoriale était en fait le reflet de deux dynasties qui ont « fait » la Salpêtrière – celle de Jean-Martin Charcot, et celle d'Alfred Vulpian puis de Jules Dejerine. Monsieur Garcin se réclamait avec force de cette dernière : j'ai été bercé par ce refrain. L'opposition entre les deux écoles était d'autant plus prononcée que « le pouvoir », le pouvoir de nomination des Agrégés en particulier, était concentré dans les mains du titulaire de la Chaire de Charcot que nous appelions tous « Jojo ». Alors qu'au contraire, dans la lignée de Dejerine, il n'était jamais jugé convenable de

parler d'autre chose que de travail et non de carrière, de recommandations etc...Les élèves de Dejerine avaient d'ailleurs tous dû trouver leur chemin en dehors de la Salpêtrière.

Les internes et les assistants des deux écoles se côtoyaient personnellement, en particulier en salle de garde ; si les propos étaient amicaux et souvent drôles, ils n'étaient pas dénués de rivalité et de sous-entendus. Jean Lapresle était un maître de ces bons mots. Il y avait cependant une évidente estime réciproque au-delà des différences. De même que Charcot avait dû reconnaître la valeur du travail de Dejerine et que Dejerine a toujours dit haut et fort son admiration pour le Maître de la méthode anatomo-clinique, c'est au niveau des successeurs que les choses étaient devenues plus difficiles. Entre Alajouanine et Monsieur Garcin les relations étaient cependant toujours courtoises. Ils s'étaient connus chez Guillain, et leurs champs d'intérêt étaient différents. Aussi Alajouanine eut-il l'élégance d'accepter d'être le rapporteur de la création de la seconde Chaire de Clinique Neurologique, qui fut ainsi votée à l'unanimité.

Pour illustrer les relations amicales entre les deux écoles, je ne résiste pas à l'envie de vous raconter une anecdote dont j'ai été le seul témoin. Monsieur Garcin était déjà à la retraite, son bureau était alors à Risler et ayant appris que Monsieur Castaigne – qui avait succédé à Alajouanine, avait eu un petit accident cardiaque, il m'avait demandé d'aller prendre de ses nouvelles. Je vais donc au bureau de Monsieur Castaigne et je lui fais part du désir de Monsieur Garcin d'avoir quelques nouvelles. Paul Castaigne me regarde en souriant et me dit : « Je vais aller moi-même lui porter ces nouvelles » ; et nous voilà partis tous les deux à Risler. J'introduis Monsieur Castaigne dans le bureau fort encombré de Monsieur Garcin, Paul Castaigne s'est alors assis sur un tabouret à côté du fauteuil de Monsieur Garcin, lui a pris les mains, et de quoi ont-ils parlé ? De Marie Galante, cette île sublime où Paul Castaigne était allé se reposer après son accident cardiaque. Au bout de quelques minutes, les yeux des deux personnages étaient devenus humides et les mots plus que chaleureux. Une scène qui est toujours restée évidemment inscrite dans ma mémoire.

J'aimerais revenir maintenant très brièvement sur l'œuvre de Monsieur Garcin, non pour énumérer ses publications, ses ouvrages mais simplement pour en dégager quelques traits.

Monsieur Garcin avait spontanément le sens de la rigueur scientifique :

- Exigence de la reproductibilité des signes cliniques
- Importance de la détection de tout fait nouveau
- Précision dans la rédaction d'une note ou d'un mémoire – ce qui se passait volontiers la nuit, dans son appartement de la rue de Bourgogne - séances de travail à deux, où les moindres problèmes étaient abordés « au fond »
- Importance de la confrontation anatomo-clinique. Ces confrontations se déroulaient le jeudi matin, une fois par mois, sous la houlette de Jean Lapresle et se poursuivaient souvent l'après midi en petit comité, autour de pièces intéressantes, sous le regard vigilant de Madame Guillet, la surveillante, et souvent avec la participation de Monsieur Man.

Enfin, Monsieur Garcin avait un goût prononcé pour les domaines nouveaux et les techniques émergentes, avec un intérêt permanent pour la Pathologie générale et les maladies systémiques (il détestait l'expression maladie du collagène). Si ces affections lui importaient tant, c'est qu'elles étaient susceptibles d'être traitées à l'époque par la cortisone.

D'où son intérêt, partagé avec Jean Lapresle, pour les maladies musculaires inflammatoires, et pour les biopsies musculaires, rôle qui allait bientôt m'échouer, étant donné le travail expérimental que j'entreprenais au laboratoire de Monsieur Couteaux. Monsieur Garcin et Monsieur Couteaux s'étaient connus pendant la guerre de 39-40, ayant été affectés, l'un et l'autre à l'ambulance neurochirurgicale de Jean Guillaume : ils s'étaient promis, la guerre finie, d'échanger des élèves. ...

Son goût pour les nouvelles techniques lui fit souhaiter de voir s'installer un laboratoire de microscopie électronique dans la vieille Division Risler, qui dépendait de son service. Cette antenne du laboratoire de Neuropathologie fut ainsi créée, avec la protection vigilante de Jean Scherrer, de Bernard Halpern, d'Alfred Fessard et bien sûr de Monsieur Couteaux. Elle allait très vite prospérer, avec toute une nouvelle génération de pathologistes et de scientifiques, en particulier de biochimistes autour de Maurice Israël. Avait demandé à rejoindre cette équipe, sa propre belle-sœur, Madame Godet-Guillain, collaboratrice d'Yvan Bertrand, qui allait jouer, à mes cotés, un rôle infiniment précieux.

A la retraite de la Clinique Neurologique en 1970, Monsieur Garcin à son tour était venu partager notre vie pastorienne et bohème de la Division Risler. Son bonheur était évident de voir s'accomplir ce dont il avait rêvé avec son ami René Couteaux. Hélas, il ne devait pas survivre longtemps à cette retraite. Une mauvaise toux, de la fatigue, des douleurs thoraciques chez ce grand fumeur étaient un diagnostic hélas facile et la maladie devait l'emporter en quelques mois. Il laissait une nombreuse filiation, aujourd'hui dispersée dans le monde entier, mais une filiation très marquée par son empreinte et par son enseignement : jusqu'à aujourd'hui.